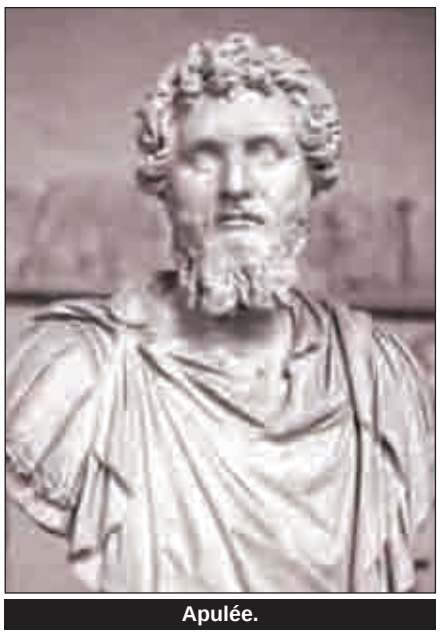
LA DERNIÈRE MÉTAMORPHOSE D'APULÉE

Les héritages du langage

(3e partie)

Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr



Apulée.

Peut-être est-il temps, comme le faisait Apulée dans son *Apologie*, de formuler des aveux comme autant d'arguments préventifs contre d'éventuelles accusations. Cela fait plus d'une dizaine d'années que, en toute humilité, je me suis lancé dans la prospection des strates de notre histoire, dans ce qu'elles ont de matériel et d'immatériel.

Cette quête de reporter dans le présent et dans le passé est un témoignage en faveur de la multiplicité de nos origines et de la mixité de nos ancêtres. Après un travail sur la Kabylie, je suis passé par Cirta, la capitale de Massinissa, en attendant d'arpenter les Aurès et d'autres régions où les racines berbères sont encore vivaces. Dans ce travail en gestation, je devais à un moment ou à un autre, en vertu de la logique de cette recherche, mais aussi par pure inclination pour la littérature, cette «extase du langage», m'intéresser à Apulée, donc à Madaure. Notez qu'indépendamment de cela, je m'y serais de toute façon un jour attelé. Mais il faut en convenir, je ne l'aurais pas accompli aussi rapidement, ni avec autant d'aisance sans le concours amical et cultivé de l'ami Maâmar Farah.

Le journaliste que tout le monde connaît est aussi natif de M'daourouch, village auquel il est très attaché au point de s'impliquer de longue date dans sa vie sociale et culturelle. En vérité, mon voyage répond à une invitation réitérée depuis plusieurs mois. L'intérêt de Maâmar pour ce gisement historique et sociologique qu'est son village natal, et singulièrement pour Apulée, son compatriote à quelques siècles de distance, il en a fait état dans plusieurs chroniques publiées ici-même.

Comment pouvait-on rêver meilleur guide et meilleur hôte ? Je possédais une pauvre édition algérienne de *L'Ane d'or*, mal façonnée, sans présentation préalable, et bourrée de coquilles. Maâmar me tend un opus bien conservé d'une édition refondue du tome 1 des œuvres complètes d'Apulée, parue à Paris, chez Garnier Frères en 1862.

- Cela fait des années, me dit-il, qu'avec les copains de l'Association des amis de Madaure, nous le cherchions. C'est un copain d'ici qui l'a trouvé aux Etats-Unis.

Traduite en français par le grammairien Victor Bétolaud, l'œuvre est introduite par une préface érudite qui est à sa manière un morceau d'anthologie. Elle cumule les connaissances les plus avancées de l'époque sur Apulée et sur son Afrique romaine natale, et les clichés les plus éculés sur les mêmes sujets.

Entre la reconnaissance de la singularité prolifique d'Apulée, constatée déjà de son vivant, et la déconsidération de son œuvre, le préfacier n'hésite pas un instant, au détriment de ce dernier à dire : «Comment en serait-il autrement à l'égard d'un écrivain qui ne consacrait son talent qu'à traduire ou à compiler ?» Il ajoute, à l'encontre de tous les commentateurs d'Apulée – ceux qui l'ont précédé tout comme ceux qui le suivront – : «Ses traités philosophiques ne présentent que des doctrines vagues, incertaines, et qu'on ne saurait caractériser, ou, pour mieux dire, Apulée n'a pas de système, et il reproduit tour à tour, par voie de traduction, les dogmes de Socrate, de Platon, d'Aristote.» Puis, coup de grâce, ses *Métamorphoses*, selon lui, ne forment qu'une «œuvre bizarre, incohérente». Il s'avance même à considérer *L'Ane d'or* comme «un véritable dédale que les modernes ne paraissent pas être capables de pouvoir jamais expliquer, et où l'auteur s'est égaré lui-même».

Il l'accable pêle-mêle d'étalage de connaissances, de donner à son œuvre une physionomie «prétentieuse et pédantesque, au point où la vanité et la jactance du rhéteur la caractérisent». Par ailleurs, le traducteur avoue s'être dispensé de traduire des extraits qu'il considérait carrément licencieux.

Cette édition, capitale en Occident, ignorait l'influence d'Apulée en tant qu'écrivain sur l'évolution de la littérature. *Le Démon de Socrate* semble avoir été l'une des lectures de Johann Faust, ce médecin thaumaturge né en 1480 à Cracovie, dont la vie vouée à la magie a inspiré *La tragique histoire du docteur Faust* à Christopher Marlowe, et l'œuvre célèbre que Gœthe mettra 60 ans à écrire. De même, Gérard de Nerval ne fit pas mystère de sa dette envers Apulée. *L'Ane d'or* a servi de modèle à de nombreux écrivains tombés dans la doxa, de La Fontaine à Shakespeare chez qui les spécialistes détectent l'influence, notamment dans *Le Songe d'une nuit d'été*.

Dès l'abord, M'daourouch présente la géométrie du village colonial : rues tirées au cordeau, lignes perpendiculaires, maisons basses d'un étage maximum, ficus au feuillage poussiéreux. A l'exception de quelques surélévations qui pourraient en modifier l'aspect général, le centre a dû rester tel qu'à l'origine.

Quand je demande à Maâmar ce que, selon lui, Apulée a légué à M'daourouch, il répond :

- Sans doute une forme de sérénité, de détachement, de satisfaction de ce que l'on a, voire de philosophie de la vie quotidienne qu'on retrouve chez les gens d'ici.

Pour préciser ce qu'il veut dire, il préfère encore emprunter les mots d'Apulée même : «Moins on désirera, plus on aura. Celui qui voudra (se limiter à) peu de choses possédera autant qu'il voudra. La richesse se mesure donc dans le cœur même de l'homme, plutôt que dans ses biens et les intérêts qu'ils lui procurent. S'il est désarmé face à son désir (de richesse), insatiable chaque fois qu'il s'agit de son profit, l'homme ne sera pas comblé par des montagnes d'or ; toujours, il réclamera, comme un pauvre, de quoi accroître son bien.

La vraie pauvreté se reconnaît à ceci : notre désir d'avoir plus nous vient toujours de notre conviction d'être dans le besoin. Peu importe l'ampleur de ce qu'on a si on croit que c'est peu. On est pauvre lorsqu'on ressent une frustration liée au désir, riche, lorsque l'absence de besoins nous ravit. Les pauvres, on les reconnaît à leur insatisfaction, les riches, à leur contentement.» (Apulée, *Apologie*, *XX*, 2-4 et 8).

Maâmar a construit une demeure sur les terres héritées de son père, à la sortie du village, sur la route menant aux ruines de Madaure. Il me parle de son projet de suppléer à l'absence totale d'infrastructure hôtelière, en créant des chambres d'hôtes destinées à accueillir les pèlerins littéraires sur les traces d'Apulée, et les touristes augustiniens. Ils arrivent de toutes les régions du monde – Australie, Etats-Unis, Italie, etc.–, mais faute d'hôtels convenables, ils font l'aller-retour Annaba-M'daourouch, ou Tunis-M'daourouch dans la journée.

Nous avons marché sur le bitume avant d'entrer dans le village, en traversant la voie ferrée à hauteur d'une gare qui –allez-savoir pourquoi ! – me rappelle ces gares de western. Sans doute à cause de l'environnement quasi désertique, car objectivement la ressemblance ne tient pas. Etendue sur une butte, la ville est cernée de vastes champs couleur terre de Sienne, qui lui donnent l'aspect d'un de ces hameaux aux allures de mirage du désert de l'Arizona. On ne peut pas ne pas remarquer à l'orée du village, les chantiers en construction d'immeubles d'habitation, ainsi qu'un centre de dialyse arraché de haute lutte, qui permet aux malades jusqu'alors obligés de se déplacer à des centaines de kilomètres d'être traités sur place. La plupart des terres réquisitionnées pour ces chantiers appartenaient au père de Maâmar Farah. La famille a été misérablement dédommagée.

Dès l'abord, M'daourouch présente la géométrie du village colonial : rues tirées au cordeau, lignes perpendiculaires, maisons basses d'un étage maximum, ficus au feuillage poussiéreux. A l'exception de quelques surélévations qui pourraient en modifier l'aspect général, le centre a dû rester tel qu'à l'origine. Aucun immeuble de verre, aucune architecture futuriste comme on en voit maintenant en bien d'autres lieux. Le village a gardé son aspect rustique.

Maâmar m'indique sa maison natale au cœur du village. Il m'explique que M'douarouch est constitué, grosso modo, d'un melting-pot de Chaouis, de Kabyles, de Soufis en provenance de Oued Souf ainsi qu'une population arabophone originaire de Tiffech (ex-Tipasa de Numidie), de Hanahcha et de Souk Ahras.

On entre dans une épicerie à l'ancienne, située sur la rue centrale. Des étagères métalliques partent à l'assaut des plafonds. Des sacs de jute débordent de marchandises.

Des bocaux regorgeant de friandises sont alignés sur un comptoir en bois. Odeurs persistantes du passé, mélange d'épices, de lessive, d'huile, de condiments. Maâmar me présente à Rachid, un ami d'enfance, fils de commerçants venus de Kabylie au début du XXe siècle, qui tient l'épicerie depuis plus de 50 ans :

- Je te présente un ami qui veut écrire sur M'daourouch et Apulée.

Mais Rachid botte en touche. Il répond par une vague formule de politesse, et entreprend derechef avec Maâmar l'évocation du passé. Se doutaient-ils qu'en échangeant leurs impressions sur leurs instituteurs de l'époque, Aït Zahi et Hadj Messaoud, qui marquèrent leur génération, sur le destin de l'un ou l'autre de leurs proches, ils alimentaient le propos de ce reportage ? Ne consiste-t-il pas, ce propos, en prenant prétexte d'Apulée, à comprendre comment se forge une patrie affective et culturelle à partir d'un vécu commun de citoyens de différentes provenances ? La conversation roule sur Hachemi, le frère de Rachid, un autre ami d'enfance de Maâmar qui vit à Annaba, et qu'ils n'ont plus revu au village depuis bien longtemps. Avant de le quitter, je pose à Rachid la question de savoir ce qu'évoquent pour lui les ruines de Madaure, Apulée…

Il me répond :

- On sait qu'elles sont là. Mais la vie quotidienne, elle aussi est là.

En déambulant dans les rues défoncées de M'daourouch, je réalise que Maâmar et Rachid ont échangé en arabe et en français, jamais en berbère. Je sais que Maâmar n'en est pas un locuteur : «Mon père parlait berbère, mais il épousa une arabophone, ma mère. C'est pourquoi je suis l'un des rares Farah à ne pas le parler.» Je constate que, victime comme eux de l'aliénation linguistique, je ne me suis adressé ni à l'un ni à l'autre en berbère. Je songe à Apulée, à ses œuvres en grec et en latin, à son style reconnu talentueux dans ces langues, mais qui n'a jamais écrit quoi que ce soit dans sa langue d'origine, le berbère. Cependant, sa grande maîtrise des langues dominantes de l'époque ne l'a jamais exonéré d'être renvoyé à la tare de ses origines. Victor Bétolaud rappelle, dans la préface citée précédemment, l'exclusion prescriptive de l'institution universitaire de l'époque. Voici comment il juge le langage d'écriture d'Apulée : «Loin d'être pur et châtié, il offre de grossières incorrections. Il est impossible que l'on oublie, et son origine étrangère, et son séjour constant en Afrique.» Puis il cite Fréderic Schoell, un philologue allemand du début du XVIIIe siècle, pour qui Apulée a «toutes les duretés que les anciens reprochent à la diction des écrivains originaires d'Afrique». Il souffre, écrit-il «d'enflure africaine». On croirait entendre la critique française évoquer avec paternalisme et bienveillance des écrivains algériens d'aujourd'hui.

Je constate que, victime comme eux de l'aliénation linguistique, je ne me suis adressé ni à l'un ni à l'autre en berbère. Je songe à Apulée, à ses œuvres en grec et en latin, à son style reconnu talentueux dans ces langues, mais qui n'a jamais écrit quoi que ce soit dans sa langue d'origine, le berbère.

Maâmar me tire de ma rêverie par cette remarque sociologique :

- La famille de Rachid était autrefois composée de riches commerçants. Maintenant, ils sont presque pauvres. A l'heure du trabendo et de l'informel, ils sont dépassés. Ce sont des gens qui ne pourraient vendre une aiguille sans l'avoir achetée avec une facture.

Dans l'axe perpendiculaire à la rue centrale, on s'arrête devant un garage de vulcanisation. Un mec à la dégaine d'acteur de western spaghetti, les mains dans le cambouis, se dirige vers Maâmar. Ils se remémorent les personnages du temps passé, leurs frasques de jeunesse, puis le vulcanisateur rappelle le souvenir de Si Djoudi, le père de Maâmar, un p'tit gars qui commença par vendre les œufs qu'il achetait dans les fermes voisines, et qui finit à force de travail acharné par posséder des terres à perte de vue.

Maâmar m'apprend que le garage est un ancien cinéma qui appartenait aux Benmalek, dans lequel lui et ses copains venaient faire leur provision de rêves. On peut encore observer la cabine de projection.

C'est dans un autre garage que nous tombons sur Hachemi, le frère de Rachid que Maâmar et lui déploraient ne pas avoir vu depuis belle lurette. Comment ne pas penser au «hasard objectif» des surréalistes qu'André Breton définissait comme «la rencontre entre le désir humain et les forces mystérieuses qui agissent en vue de sa réalisation».

Breton dénuait au «hasard objectif» toute signification surnaturelle. Apulée, lui, en philosophe, croyait au surnaturel tout en se doutant, comme le formulera plus tard Balzac, que «le surnaturel est du naturel qui n'est pas encore connu».

A. M.

Demain : La leçon des tempêtes